Héritage de Fernand Dumont

François Bilodeau

Volume 40, Number 2 (236), April 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31814ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bilodeau, F. (1998). Review of [Héritage de Fernand Dumont]. *Liberté*, 40(2), 152–156.

FRANÇOIS BILODEAU

HÉRITAGE DE FERNAND DUMONT

Fernand Dumont, Récit d'une émigration, Montréal, Boréal, 1997, 268 pages.

Les hommes politiques ou les hommes de guerre écrivent des mémoires pour commenter des événements qui ont concerné beaucoup de monde. (...) À l'encontre, l'histoire d'un travailleur de la pensée se confond pour l'essentiel avec celui d'une solitude dont ses livres sont les seuls témoins importants. (p. 11)

Le dernier livre du regretté Fernand Dumont débute par cette opposition qui étonne quelque peu de la part d'un intellectuel dont l'œuvre et l'activité ont eu des résonances politiques au Québec. Or, tout au long de ses «mémoires», Dumont fait état de son malaise à l'égard non seulement du monde politique en général, mais aussi à l'égard des incursions qu'il y a faites et des développements que ses gestes publics et ses prises de position ont provoqués. Sans nier l'importance des débats au sein d'une société démocratique, et sans renier pour autant ses convictions indépendantistes, il prend ses distances par rapport à un milieu qu'il juge trop agité par la polémique et les affrontements. Par exemple, en 1969, lorsque le prix du Gouverneur général lui est attribué pour *Le Lieu de l'homme*, il remet le montant de la bourse au Parti

québécois pour protester, écrit-il dans *Le Devoir*, contre une cérémonie par trop empreinte de royalisme; le *Globe and Mail* réplique en éditorial, Dumont répond et reçoit des «bordées d'injures». «Enfin, la tempête s'apaisa. Je n'en retins aucune fierté particulière. Je me promis plutôt de me tenir désormais à l'écart de ce genre de batailles pour lesquelles je n'étais manifestement pas fait», conclut-il près de trente ans plus tard (p. 159).

En fait, alors qu'il lutte contre le cancer, Fernand Dumont trouve plutôt matière à réconfort dans le souvenir de ses contacts avec les êtres, et s'attarde sur les joies et les valeurs qui, tant dans sa culture «première» de Montmorency que dans la «seconde» acquise à l'école, l'ont nourri tout au long de sa vie. Certes, l'écrivain commente des livres qui l'ont marqué; certes, il reprend chacun de ses ouvrages pour expliciter sa pensée et mesurer tout le chemin qu'il aurait aimé parcourir encore; mais l'essentiel semble ailleurs:

(...) reste que ce que l'on cherche n'est pas indissociable de ceux au nom de qui on cherche. (...) La vérité est la montée vers l'universel de la Raison, c'est entendu; c'est aussi l'expression de la situation et des enracinements singuliers de ceux qui s'y vouent et de ceux à qui elle est destinée.
(p. 172; c'est moi qui souligne)

Ainsi Dumont évoque-t-il les membres de ses trois «familles»: celle de Montmorency, où il a vu le jour, humble, chaleureuse et laborieuse; celle des camarades rencontrés tout au long de ses études et de sa carrière; et enfin celle dont il a été le père, quoique, par pudeur et par respect, il ait «résolu d'être très discret sur [sa] vie privée» (p. 203). Les deux autres «familles» occupent donc le devant de la scène, puisque «je voulais retracer la confrontation, dans une expérience vécue, d'une culture originaire avec une autre, l'orientation des recherches qui

en ont résulté et qui prennent ainsi leur signification première» (p. 203).

Au fil du récit, les portraits se succèdent: père, mère, membres de la «tribu» familiale, frères enseignants, camarades étudiants, maîtres, collègues au sein de l'université, d'équipes de recherche ou de rédaction, etc. Je retiens tout particulièrement celui de Vincent Harvey, que Dumont côtoya à la revue *Maintenant* au cours des années soixante-dix; y transparaît le souci de relier la culture originelle et la culture savante:

Avant d'être le disciple de quiconque, il était demeuré le fils du pays de Charlevoix. (...) Le pays et les pauvres dont il parlait, c'étaient ceux qu'il avait connus dans ses jeunes années, à La Malbaie. Les longues courses dans les bois de ce petit garçon qui fut braconnier avant de commencer tardivement des études classiques, le souvenir de la misère tout autant que la mémoire des paysages furent toujours ses sources premières. (p. 184)

Si dans ses deux «familles» Dumont retrouve les sources de sa vie et qu'il en relève les traits amalgamés chez un Vincent Harvey ou un Arthur Tremblay, le passage de la première à la seconde a créé à tout jamais un creux, une «blessure»: «Dans mon enfance et mon adolescence, j'ai connu ce que l'on dénomme la *culture populaire*. Le passage à l'école, à la science, m'aura laissé une persistante inquiétude dont j'ai fait problème d'école et de science.» (p. 12) Dans *Récit d'une émigration*, Dumont déplace sur la scène autobiographique une dialectique présente dans nombre de ses ouvrages, dont, surtout, *Le Lieu de l'homme*. Ce déplacement dramatise et poétise l'opposition entre culture première et culture seconde, et nous invite à lire les essais précédents de Dumont non pas uniquement comme des thèses ou des traités, mais comme des «poèmes d'idées». Dumont lui-même nous ouvre la voie:

(...) il se trouve aussi dans nos objets d'étude, comme dans nos façons de nous les représenter, une espèce de gratuité, de grâce, de poésie que nous devons accueillir. Que ce soit dans les constructions toujours un peu artificielles des idéologies, dans les rigoureuses abstractions de la science, dans les croyances et les liturgies de la religion, il se pourrait que ce qui rend compte du réel se reconnaisse en définitive dans un imaginaire auquel le poète voue, pour sa part, son exclusive attention. (p. 257)

Bref, c'est le poète, et moins l'homme public, qui, dans *Récit d'une émigration*, cherche à faire entendre sa voix. Qu'il évoque son œuvre ou l'histoire récente du Québec, toujours il se garde bien de les réduire à leur seule dimension sociopolitique. Par exemple, lorsqu'il étend à sa génération la « blessure » créée par le passage de la culture première à la culture seconde, Dumont précise qu'elle « fut autrement plus profonde que le refus de Duplessis, d'une pensée sclérosée, du triomphalisme religieux » (p. 264):

J'appartiens à une génération à qui, en sa jeunesse, on aura répété de toutes les manières qu'il fallait, pour aborder les tâches de l'avenir, perdre la mémoire.

Cet appel venait aussi de l'intérieur de nous-mêmes. (...) Nous nous rassemblons, pour la plupart, moins dans un projet que dans une semblable rupture qui s'est trouvée en nos commencements. Pour un grand nombre d'entre nous, cette rupture n'a pas été d'abord un changement social ou politique. Elle a été un bouleversement de la conscience.
(p. 264)

Pour « comprendre ce qui est sous-jacent à la quête d'une nouvelle identité de la collectivité québécoise » (p. 263), Dumont se proposait d'examiner de plus près cette rupture dans un ouvrage qui aurait pris le relais de

Genèse de la société québécoise. Déjà, lorsqu'il réfléchit sur son propre passé, lorsqu'il scrute sous la surface des événements pour retrouver l'être intime, il constate que la révolution fut loin d'être «tranquille». Ce témoignage est troublant. D'abord, parce qu'il émane d'un intellectuel qui a incarné pour beaucoup de sa génération la force «tranquille» d'un pays en devenir; or, dit-il, le progrès, la marche du Québec vers l'avenir, avaient un prix. Aussi, avant de s'éteindre, cette voix me rappelle que je suis un fils, même si, somme toute, je suis venu après la «rupture». Elle me parle de ce que j'ai à peine connu, et parfois ce qu'elle décrit me semble si étrange. Pourtant, je l'accueille comme un héritage.